

EDUARDO BERTI

L'Inoubliable

nouvelles traduites de l'espagnol (Argentine)
par Jean-Marie Saint-Lu

ACTES SUD

Pour Mariel, et pour Ulises.

Comme je n'ai rien de vrai à raconter – il ne m'est en effet rien arrivé qui soit digne de mention –, je me suis consacré à la fiction, et de façon beaucoup plus ébontée que les autres. Mais il est un cas où je dis vrai : quand je dis que je mens.

LUCIEN DE SAMOSATE,
Histoire véritable.

ÉCLATS D'ATAMISKY

Deux bateaux attendaient à quai, les noires silhouettes de leurs coques tremblant dans l'eau. L'un devait orienter sa proue en direction de New York ; l'autre vers l'Amérique du Sud. Par tirage au sort effectué sur le quai même, grand-père Ernesto, qui à cette époque n'avait rien d'un grand-père, se retrouva sur le second ; après avoir projeté de débarquer à Rio de Janeiro, il changea d'idée à bord et continua jusqu'à Buenos Aires. Voilà les hasards qui fondèrent notre famille, ajoutés aux hasards de mes trois autres grands-parents, mais aucun comme Ernesto qui, rien que dans ses dernières années, et j'en fus témoin, travailla comme jardinier et ouvrier de filature, comme commissaire-priseur et veilleur de nuit. Je doute qu'un autre homme ait jamais exercé autant de professions.

Bien qu'il fût parti du port de Bordeaux, l'*Argyle* naviguait sous pavillon britannique et appartenait à la compagnie écossaise de Thomas Law. Il s'agissait en fait d'un navire marchand de douze mille tonnes, où pouvaient aussi tenir quatre cents passagers, dont deux cents en première classe. Le capitaine de l'*Argyle*, au nom impropronçable pour la bouche de mon grand-père, portait un bonnet bleu enfoncé jusqu'aux sourcils et se promenait souvent sur le gaillard d'avant

avec le second maître. Le capitaine et le second maître étaient des hommes bizarres qui parlaient deux langues à la fois, en les mélangeant de façon presque égale. De l'anglais, ils ne prononçaient que les mots qu'ils taisaient en français, et inversement. C'était comme s'ils s'étaient épargné l'ennui d'apprendre entièrement deux langues ; malgré tout, ils déployaient dans leurs conversations un vocabulaire si succinct qu'ils semblaient avoir réservé des mots jamais dits pour d'autres langues encore inconnues.

Excepté en longeant le golfe de Gascogne, où un vent féroce avait secoué sans ménagement la coque de l'*Argyle*, la traversée se déroula sans encombre. Passé les premiers jours de mal de haute mer, grand-père Ernesto tomba, dans la coursive qui reliait les cabines, sur un Polonais du nom d'Atamisky. Ils ne devinrent pas tout de suite amis. Ils constatèrent d'abord qu'ils balbutiaient tous deux un soupçon de français. Sur le bateau voyageaient plusieurs Anglais, Italiens et Français, mais très peu parlaient espagnol. Le Polonais se réjouit de faire la connaissance de grand-père, et lui demanda de lui apprendre quelques mots de sa langue. Grand-père Ernesto ne sut refuser. Il alléguait qu'il parlait beaucoup mieux le galicien que le castillan et que, pour cette raison, il préférait le Brésil comme destination. Il dit que le portugais lui semblait un galicien raffiné. Mais Atamisky ignora ses excuses.

Onze jours après avoir quitté Bordeaux, l'*Argyle* arriva à Rio de Janeiro, où il fut amarré pour une nuit. Grand-père et Atamisky parcoururent la ville avec des objectifs différents : pour le Polonais, il s'agissait d'une simple promenade, tandis que grand-père Ernesto hésitait entre débarquer ou continuer jusqu'au río de La Plata. Après tout ce temps à bord, la sensation de fouler la terre

ferme était exaltante. En dépit de la chaleur qui embrasait les rues de Rio, de nombreux Brésiliens étaient dehors, le front couvert de sueur, s'entêtant à porter des chaussures de cuir dur et des costumes européens. Grand-père était troublé de voir des hommes noirs à la denture resplendissante parler la langue qu'il avait entendue, dans son enfance, chez les Portugais, chaque fois qu'il passait la frontière avec ses parents. Ils marchèrent deux heures et finirent par s'arrêter devant un étal de fruits. Une mulâtresse à turban rouge et ample jupe couleur thé leur proposa un fruit jaunâtre et allongé, exotique pour Atamisky. Le Polonais mordait sa huitième banane quand il suggéra à grand-père de continuer avec lui jusqu'à Buenos Aires. Il n'eut pas beaucoup de mal à le persuader, et j'envie ceux qui purent voir leurs deux silhouettes fouler pour la première fois le port argentin.

Grand-père et Atamisky ne se virent que trois fois à Buenos Aires. La dernière, dans un bar de l'avenue de Mayo, Atamisky l'informa qu'il allait à Montevideo "pour deux ou trois jours", dit-il, pour y chercher une certaine Irina. D'abord déconcerté, grand-père Ernesto passa régulièrement, pendant un an, par la pension du quartier de Montserrat où était descendu le Polonais. Le propriétaire répondait toujours qu'il n'avait pas de nouvelles d'Atamisky. Très vite, ce qu'on pouvait prévoir arriva : grand-père quitta lui aussi la ville et les deux amis se perdirent de vue.

Parmi la collection de professions qu'embrassa mon grand-père, certaines le menèrent dans des localités de la province de Buenos Aires. Ce furent cinq années à Pergamino, Rojas, Saladillo et General Belgrano. Il avait alors la trentaine, ne boitait pas, et désirait vivement réunir un bon pécule. Il passa un an à la gare de Pergamino, chargé des colis et des paquets. Parfois, quand le mouvement

ralentissait, il profitait de l'occasion pour grimper dans le premier train et parcourir les bourgs voisins, mais il fut si souvent découvert par les gardes et les chefs des autres gares qu'après plusieurs amendes et sanctions ce fut le renvoi. Quelques jours après, grand-père croisa sur son chemin une voiture qui roulait très lentement et portait de grandes affiches annonçant divers postes à pourvoir. "On demande un plongeur pour un restaurant", disait l'une de ces affiches. Un homme l'invita à monter dans la voiture et le conduisit à une taverne connue aussi comme hôtel de voyageurs. Grand-père devait faire la plonge ; on le présenta au cuisinier et à son aide qui, si incroyable que cela puisse paraître, était le Polonais Atamisky, un peu plus dégingandé mais toujours avec sa barbe couleur tabac et son castillan précaire.

Deux tresses d'ail pendaient au plafond de la cuisine, ornées de rubans rouges. Atamisky épluchait des oignons pour les couper en quatre après les avoir adoucis dans de l'eau bouillante. Grand-père plongeait les bras, manches retroussées, dans un seau d'eau épaisse dont la surface reflétait des traces de savon. Le troisième homme, chargé de préparer les repas, aimait se moquer d'Atamisky parce qu'il avait découvert que le Polonais avait l'habitude de porter un vieux revolver passé dans sa ceinture. Quand Atamisky était distrait ou avait les deux mains occupées, le cuisinier lui arrachait l'arme puis, avec des mimiques comiques, il s'en servait pour pétrir ou pour aplatir la viande. Quand il voyait son ami furieux et proférant des insultes en polonais, grand-père Ernesto dissimulait à peine son rire.

Un soir, un rat montra son museau entre les fourneaux. Le cuisinier leva le revolver à la hauteur de ses yeux et tira un coup de feu qui fit un

bruit semblable au claquement d'une arme jouet. La balle ne toucha pas en plein le rat, qui se retrouva à moitié couvert de sang, immobile mais toujours vivant. Ni grand-père ni le cuisinier n'osèrent lui donner le coup de grâce pour lui éviter de souffrir. Le rat gémissait de douleur et le Polonais décida de lui couper la tête avec un couperet et de le jeter parmi les restes de nourriture. Son couperet encore brandi, il cria au cuisinier de ne plus jamais lui arracher son arme. Puis ils attendirent tous les trois toute la soirée que la patronne de la taverne fasse irruption dans la cuisine, inquiète de l'écho du coup de feu, mais apparemment il avait été couvert par le vacarme de la salle.

A la fin de la journée, grand-père et le Polonais devaient partager une chambre à deux lits défoncés, celui d'Atamisky au-dessous de l'autre. La première nuit, grand-père découvrit que le Polonais se plaignait en dormant, avec des cris étouffés. Il n'avait jamais entendu de tels cris de douleur, et non seulement il s'interrogeait sur leur cause, mais il se demandait si Atamisky, si plein de santé et si vigoureux le jour, était capable, au réveil, de se souvenir de ces grognements. Bien des personnes que grand-père Ernesto avait entendues ronfler ou parler en dormant ne se rappelaient rien le lendemain matin ; ce n'était pas le cas du Polonais, qui sut expliquer ses gémissements, un jour où grand-père avait osé les mentionner.

— Je porte la guerre en moi, déclara Atamisky. Et ce fut tout.

Grand-père Ernesto trouva cette phrase appropriée pour expliquer le tremblement de couvertures et de draps qui se produisait chaque nuit dans le lit du dessous, où deux armées semblaient se battre autour du maigre corps d'Atamisky. Qui combattait contre qui ? Et pourquoi ? Depuis le

matelas du dessus, grand-père observait les convulsions d'Atamisky et jurait entendre des détonations et des tirs, des cris de soldats et des ordres de commandement, des avions en survol et des crépitements de mitraille, même si tout cela n'était que pure imagination : le Polonais portait la guerre dans son corps à cause d'une pluie d'éclats d'obus tombée en plein combat, fin 1916.

Les légions polonaises, aux ordres de l'armée allemande, guerroyaient en 1916 sous le commandement de von Hindenburg. Le bataillon dont faisait partie Atamisky se trouvait depuis une quinzaine à Łódź, attendant que le général Ludendorff donne des instructions précises. Mais les empereurs d'Autriche et d'Allemagne proclamèrent à Lublin le royaume indépendant de Pologne et une foule se rassembla à Varsovie, sur la place du Palais, pour acclamer la nouvelle : désormais, les furieuses attaques ennemies seraient repoussées par une armée polonaise, avec son propre état-major, qui jouerait en même temps le rôle de tampon entre les deux parties en conflit. Atamisky sut bientôt ce qu'était le front, et au bout d'une semaine il crut mourir accroupi, après avoir essuyé l'impact glacé d'une grenade ennemie.

Lorsque la guerre fut terminée et que Józef Piłsudski prit les pleins pouvoirs, Atamisky soignait encore ses blessures dans un hôpital de Varsovie. Les blessés comme lui se comptaient par milliers, et, vu que les vrais lits étaient tous occupés, on avait dû l'installer sur une couche de fortune. Une infirmière, Irina, lui prodiguait ses attentions. Dès qu'il alla mieux, on l'envoya chez des parents à lui, à Cracovie, où habitaient le frère de sa mère, sa femme et deux filles en bas âge ; c'était un foyer détruit, car les deux cousins d'Atamisky étaient morts lors d'un même combat.

Quatre mois plus tard, Atamisky reparut à l'hôpital, l'air en bonne santé et en quête d'Irina. Personne ne put lui dire où elle se trouvait, sauf une autre infirmière. Irina, expliqua celle-ci, avait démissionné de façon imprévue, lorsque son père, un colonel à la retraite, avait été nommé ambassadeur en Uruguay.

Grand-père avait appris cette histoire ce fameux soir dans le bar de l'avenue de Mayo ; et en retrouvant le Polonais peu après, comme aide de cuisine, il n'avait pas osé lui poser des questions sur Irina, parce qu'il devinait une fin triste dans ces yeux toujours humides. Mais la mélancolie du regard d'Atamisky pouvait aussi être attribuée à la présence de la guerre dans ses os. En dépit des soins reçus à Varsovie, aucun médecin n'avait pu extirper de lui cette douleur. Il avait des dizaines d'éclats dans la chair. Et pour une raison étrange, qui fascinait grand-père, ils se livraient bataille quand le Polonais dormait. Les plaintes de son compagnon de chambre et les rumeurs de guerre qu'exsudait son lit l'empêchaient de dormir, mais plus encore la crainte qu'Atamisky n'explose, précisément, comme une grenade – une guerre ne se déroulait-elle pas sous la peau du Polonais ? – et qu'alors ne s'incrument dans son corps à lui non les éclats d'un obus mais ceux d'un homme, ceux d'Atamisky.

Une nuit où grand-père somnolait, la guerre à l'intérieur du Polonais changea d'allure, comme pour annoncer que sa fin était proche. Trompettes et vivats précédèrent une sourde explosion. Atamisky fit ce que n'importe quel médecin aurait appelé une crise d'épilepsie ; sauf que grand-père Ernesto, lorsqu'il me raconta cette histoire un soir d'automne, quarante-six ans plus tard, baptisa cette crise "la bataille finale", jour J de la campagne du

lit du Polonais. Le coup de poing de l'explosion laissa dans l'air une amère odeur de poudre qui traversa les murs de la chambre, où la patronne du restaurant et ses deux fils firent aussitôt irruption.

— Le seau de sable ! crièrent-ils.

Les draps du lit inférieur étaient en flammes et le corps du Polonais gisait, brûlé et grièvement blessé, allongé par terre sur le ventre. Son dos nu révélait une collection de profondes cicatrices ; ce qui se déchaînait là, c'était la guerre à laquelle grand-père avait échappé en traversant la mer. Aucune des quatre personnes réunies autour du corps n'acceptait l'idée de toucher cette peau. Mais si la répulsion causée par le cadavre d'Atamisky était la même chez la patronne et ses enfants que chez grand-père, quelque chose les séparait. Grand-père remarquait chez eux un regard accusateur. Dans la nuit avait retenti comme un coup de feu, il manquait une balle dans le vieux revolver qu'Atamisky posait sur sa table de nuit quand il dormait, et tous les soupçons conduisaient à Ernesto. Personne ne croirait à l'histoire d'un rat fusillé par un cuisinier, et encore moins celle d'un homme capable d'exploser.

Faisant face aux accusations de la patronne et de ses fils, grand-père Ernesto sauta de son lit et atterrit, pieds nus, à un pas du corps d'Atamisky. Il saisit le revolver et menaça de faire feu si on l'empêchait de s'échapper, mais quelque chose de pointu et de métallique lui avait ouvert la plante du pied droit. C'était un éclat. Avec l'explosion, le Polonais en avait répandu plusieurs par terre. Par les pores qui jusque-là les avaient abrités gouttait maintenant un sang épais, obscur, et ce sang indiquait que la guerre s'achevait ; après un roulement de tambour, Atamisky se rendait, avec une plainte rauque.

*

(Grand-père Ernesto se déchaussa un soir, peu avant sa mort, et pour la seule et unique fois il me montra les cicatrices sous la plante de son pied. J'avais traversé mon enfance dans l'attente de ce moment, et pas parce que je doutais de l'anecdote de grand-père et du Polonais. "C'est ce qui s'appelle être sur le pied de guerre", commenta-t-il, et, en penchant la tête presque à toucher le sol, je pus entendre une légère rumeur de salves : le grave ronronnement d'un combat en miniature.)